

Livres
Photographie
Cadavres exquis

Avec Elizabeth Heyert, les morts ont toutes les chances d'aller au paradis.

par Brigitte OLLIER
QUOTIDIEN : jeudi 02 février 2006

Elizabeth Heyert
The Travelers. Entretien avec Stacey D'Erasmus.
Scalo (distribution Interart),
72 pp., 76 €.

Si «*vivre est un métier*», comme le chante Jean-Louis Murat, c'est quoi mourir, une partie de plaisir ? Plutôt une grande fête, répond en substance Isaiah Owens, le personnage principal de *The Travelers*, mais qu'on ne voit jamais car il officie en coulisses. Grâce à lui, Elizabeth Heyert a pu faire son travail de photographe, elle le reconnaît, elle dit qu'il est «*très doué*» et qu'il a ça dans le sang depuis son enfance, déjà, tout petit, il enterrait les boîtes d'allumettes, plus tard, les animaux de sa famille. Mais il n'est pas un croque-mort ordinaire, là est toute la différence, Isaiah Owens dirige une agence funéraire à Harlem dans la pure tradition baptiste. Non seulement il prend soin des morts, mais il les embellit, il a le sens du détail et du décor, bref, il a du style. Avec lui, les morts ont toutes les chances d'aller au paradis. Son credo : «*Où la beauté adoucit ta peine.*»

L'histoire de *The Travelers* a donc commencé avec Owens, et juste après, Elizabeth Heyert a rencontré Betty Edwards, «*incroyablement belle*» dans son cercueil matelassé de satin blanc. Puis Margaret Forrest, né en 1902, à Savannah, en Géorgie, et morte en mars 2003, à Harlem, New York.

«*C'est comme si je la connaissais*», dit la photographe américaine quand elle se retrouve soudain face à elle, tout en rose, avec un chapeau violet, et des gants en dentelle. Et ce sourire joliment doux qui résume son humanité. Avec elle, Heyert décide d'affronter «*la communauté des morts*», et, du 9 février 2003 au 14 mars 2004, elle photographie trente-trois personnes, en majorité noires. *The Travelers* en présente trente et une ; le plus jeune, James Earl Jones, a 22 ans, Margaret, la plus âgée, 101 ans. Chacun repose sur un drap noir, dans ses habits du dimanche, tous ont les yeux fermés ; beaucoup sourient aux anges.

Heyert a travaillé au plus vite et très tôt, vers 5 ou 6 heures du matin, avant le service, sans jamais toucher les corps. Parfois, la prise de vues durait trois heures, elle était stressée, là, juste au-dessus des corps, sur son échelle, et Owens l'aidait à rendre «*la pose plus naturelle, comme si le mort était vivant*». C'était une position difficile, elle était tout près et, en même temps, elle ne cherchait pas à «*profiter de cette intimité*». Elle était souvent touchée au coeur, nous aussi, personne n'a envie de regarder un mort, mais qui a envie de mourir ? Par exemple, James Earl, 22 ans, ses petites copines lui ont glissé des mots d'amour dans son cercueil et des paquets de dollars dans ses poches. «*On t'aime bébé*», a écrit l'une d'elles, et c'est vrai qu'il a l'air adorable, James, plus connu sous son nom de rue, «Jay Moe». C'est le dernier mort qu'Elizabeth Heyert a photographié, elle était émue, moins d'un an auparavant, elle avait déjà immortalisé Daphne, sa mère. C'est d'ailleurs avec Daphne que s'ouvre *The Travelers*, elle est vêtue d'un ensemble bleu lavande, une écharpe blanche autour du cou, des diamants aux oreilles et des mains qui paraissent incroyablement grandes : une ambassadrice de charme pour l'autre monde.

Beaucoup de morts ont les mains l'une sur l'autre, les femmes portent des gants, pas toujours, les hommes sont mains nues. Celles de Preston Washington Sr. (1924-2003) sont longues, il est le mort le plus décontracté, les manches de chemise retroussées et la cravate de travers, comme flottant au vent. On dirait qu'il écoute de la musique, il plane...

Quand elle a eu fini de travailler à Harlem, Elizabeth Heyert, femme blanche qui ne croit à aucun dieu, s'est sentie mal. «*Hantée*», par ceux qu'elle avait croisés sans jamais pouvoir leur parler, ni même les pleurer, ou bavarder en leur compagnie. «*Je suis arrivée quand l'histoire était finie*», dit-elle avec regret. Parmi tout ce qu'elle a appris, elle souligne combien ces morts possédaient «*plein de choses qu'elle n'avait pas, une grande famille, la foi, des traditions*». Mais elle ne veut pas ranger ses portraits dans le rayon de la mémoire ; pour elle, «*ces portraits ne parlent*

pas de la mort, mais de la vie de ces gens». La série *The Travelers* a été exposée à New York, à la galerie Edwynn Houk, l'été dernier.

En 2003, Elizabeth Heyert a publié *The Sleepers* chez Sei Swann, un ensemble en noir et blanc de gens dormant qui paraissent être en apesanteur. Ils sont nus. De loin, leurs corps rappellent les autoportraits de Dieter Appelt. C'est difficile de comparer des morts et des vivants, mais les morts d'Owens ont quand même un avantage : ils ont les couleurs du bonheur.